

*Overton, Nevada, novembre 2008.*

— Le cri de cette femme dans la nuit, je l’oublierai jamais, monsieur. Jamais.

Le sergent Mitchell but la dernière gorgée et lança son gobelet vers la corbeille à papiers. Raté. Du café gicla sur le mur et fit au sol une flaque noirâtre que le sergent regarda s’étendre avant de relever les yeux vers l’homme assis de l’autre côté de son bureau.

— Nom, prénom, date de naissance, adresse permanente, profession ?

— Bill Ranney, monsieur.

— Nom complet, date de naissance, adresse permanente, profession...

— William Henry Ranney. Né le 24 mars 1947 à Provo, Utah. J’ai une chambre au Sunrise Motel de Hidden Valley. C’est là que je reçois mon courrier. La chambre, c’est un arrangement avec le propriétaire du motel. Il a aussi la station-service, juste à côté, où je fais le service de nuit.

— Vous commencez votre travail à quelle heure ?

— Je fais toute la nuit, monsieur. De huit heures du soir jusqu'à six heures du matin. Six heures et quart parfois, quand mon collègue a du retard. Cinq jours sur sept.

Ranney se gratta tant bien que mal sous le genou droit. Il avait les deux mains bandées. Le bas de son pantalon se releva sur un mollet maigre, parsemé de poils roux, qui flottait dans le montant des chaussures de sécurité. Il baissait la tête en parlant. Le sergent Mitchell ne voyait pas ses yeux, cachés sous la visière d'une casquette des Cardinals décolorée par le soleil et les vapeurs d'essence.

— Décrivez-moi les faits dont vous avez été témoin.

Ranney se retourna vers l'agent Perry qui, après être allé chercher les cafés, s'était assis derrière l'ordinateur avec un bruit sourd. Perry avait l'habitude de se laisser tomber sur la chaise, comme encombré par son corps trop lourd. Au moment où il était revenu dans la pièce, Ranney lui avait fait un signe de la main auquel Perry avait répondu par un léger clignement d'yeux.

— Perry est en train de prendre votre déposition, dit le sergent Mitchell. Vous pourrez la relire et faire toutes les corrections que vous voudrez. Alors, qu'est-ce que vous avez vu ?

— J'étais sorti de ma guérite. J'avais entendu des coyotes hurler derrière le motel. Ils viennent parfois chercher de la nourriture quand ils ne trouvent plus rien dans le désert. Le motel était vide. Y a jamais trop de clients mais là, c'était complètement désert. Les

coyotes ont senti qu'ils pouvaient venir. Il faut les chasser tout de suite, sinon ils s'enhardissent et en appellent d'autres. Je les connais. Je sais qu'on peut encore les chasser quand ils ne sont pas trop nombreux. Après, c'est trop tard, y a plus rien à faire qu'à les regarder. C'était tranquille à la station aussi. Pas de client à l'horizon. On les voit arriver de loin sur la 15. Surtout la nuit. Alors, je me suis dit que j'allais essayer de mettre ces sales bêtes en fuite.

— Quelle heure était-il ?

— Un peu après dix heures du soir. Je venais d'écouter le bulletin météo à la radio.

Ranney s'était redressé sur sa chaise. Le sergent Mitchell remarqua les taches de vieillesse à la jointure des avant-bras qui dépassaient de la chemise maculée de sang.

— Continuez.

— J'avais pris la barre de fer que je garde toujours avec moi pendant le service. Je suis sorti avec un dernier coup d'œil à la route pour être sûr que j'avais un peu de temps.

— Il n'y avait pas de voiture à ce moment-là ? Vous êtes sûr ?

— Sûr et certain, monsieur.

Ranney se retourna à nouveau. Perry lança un regard au sergent Mitchell puis, d'un mouvement du menton, fit signe au pompiste de poursuivre.

— Je suis allé vers le motel. Les coyotes m'ont senti arriver. Ils étaient plus calmes. Mais ils étaient là, je le savais. Près du local des poubelles. C'est toujours là

qu'ils sont. J'ai serré ma barre de fer et je me suis approché. Je savais qu'ils étaient cachés dans l'obscurité, à la frange du désert. En train de m'observer. J'ai continué à avancer vers eux. On ne doit pas donner l'impression d'hésiter avec ces bêtes-là, sinon elles en profitent. Je me suis approché des poubelles. Je les sentais tout près.

Ranney se redressa un peu, s'adossa à son siège, se laissa aller. Il était plus grand que ne l'avait pensé le sergent Mitchell lorsqu'il l'avait vu entrer dans le bureau, tête baissée, Perry sur ses talons.

— Tout à coup, plein d'yeux se sont mis à briller dans la nuit. Ils étaient là, en bande, pas loin de l'endroit où je me trouvais. Je me suis retourné doucement pour voir d'où venait la lumière qui se reflétait dans les yeux des coyotes. La voiture était encore loin, elle venait de passer le virage à l'entrée de la vallée, mais ses phares portaient jusque-là. Il n'y a pas d'éclairage derrière le motel. C'était la nuit noire. Voilà pourquoi les coyotes venaient toujours de ce côté. J'avais largement le temps de les éloigner et de revenir à la station-service si la voiture s'arrêtait. J'ai marché vers eux en faisant des moulinets avec ma barre de fer. Ils ont aboyé. Leurs crocs brillaient presque autant que leurs yeux. J'ai tapé sur les poubelles, plusieurs coups de suite. Certains ont aboyé plus fort, d'autres faisaient déjà demi-tour.

Ranney poussa un soupir, comme si la fatigue de cette nuit rendait soudain tous ses membres douloureux.

— C'est à ce moment-là que l'accident s'est produit.

— Qu'est-ce que vous avez vu exactement, Ranney? demanda le sergent Mitchell et il entendit sonner sa voix comme lorsqu'il parlait à son fils, autrefois.

Derrière eux, Perry avait craché son chewing-gum directement dans la corbeille pour mieux se concentrer sur son clavier. Ça devenait sérieux.

— J'ai entendu un grand bruit. Un bruit venu de l'enfer, monsieur. Je me suis retourné et j'ai vu les phares. Ils n'éclairaient plus la route. Ils faisaient deux bandes de lumière blanche qui se croisaient vers le ciel. En voyant ça, j'ai compris que la voiture était rudement amochée. Je me suis mis à courir dans sa direction.

— Est-ce que vous avez noté la présence d'une autre voiture, ou de quelque chose qui aurait pu provoquer l'accident?

— Non, monsieur. Rien. Il n'y avait rien d'autre que les coyotes et moi ce soir-là. Et la voiture...

— Continuez.

— J'ai couru aussi vite que j'ai pu avec ma barre de fer à la main. La voiture était sortie de la route, à environ un demi-mile du motel. Je courais, mais mes bottes se prenaient dans les buissons. J'ai failli tomber plusieurs fois. Il y avait aussi ces cris, des cris de femme, monsieur. On aurait dit qu'elle m'appelait. Alors, sans penser à rien d'autre qu'à ces cris, j'ai couru comme un dératé. J'avais mal dans la poitrine. Comme une plaque d'acier contre mes poumons. Je pensais pas

que je pouvais encore courir comme ça. Et cette odeur qui m'empêchait de respirer. Quand j'ai été assez près, j'ai vu que la Mustang s'était retournée. Les cris venaient du côté conducteur. J'ai fait le tour. La portière était écrasée sous une partie du toit. Je ne sais pas si la femme m'avait entendu arriver mais elle s'est mise à crier encore plus fort. Je me suis penché et j'ai aperçu sa tête contre le volant. Pleine de sang.

— Il n'y avait personne d'autre dans le véhicule ?

— Non, monsieur. Personne. J'ai pris la barre de fer et j'ai fait levier sur le montant du toit. De toutes mes forces. Un morceau de portière a fini par céder. J'ai tordu ce qui restait avec mes mains. La tôle me coupait les doigts mais je sentais plus rien, monsieur. Je voulais juste sortir cette femme de là avant que la voiture prenne feu. J'ai tiré de toutes mes forces, la portière a continué de se plier. Le corps de la femme pesait sur mon bras et ça me gênait dans mes mouvements. J'ai tiré, tiré et le passage est devenu suffisamment grand pour que j'essaie de la sortir de là. J'ai attrapé son épaule d'une main et sa tête de l'autre et je l'ai fait basculer vers moi le plus doucement possible. Elle ne criait plus à ce moment-là. Elle me regardait. Des bulles de sang sortaient de sa bouche. Elle devait essayer de parler. Je l'ai sortie presque complètement, mais ses chaussures étaient accrochées dans la tôle, alors pendant un moment il a fallu que je la tiensse d'une seule main pour la dégager. Une fois dehors, je l'ai portée dans mes bras loin de la Mustang

qui commençait à prendre feu. J'ai retiré mon blouson et je l'ai allongée dessus, derrière des rochers.

— Elle était toujours consciente ?

— Oui. Elle a encore essayé de parler et je lui ai dit de se taire, que tout allait bien se passer. Il y a un dieu qui nous regarde, monsieur, parce qu'à ce moment-là, j'ai vu une voiture qui arrivait. J'ai dit à la femme que je revenais et j'ai couru vers la route. J'ai arrêté la voiture. J'ai crié au chauffeur d'aller chercher de l'aide. Puis je suis revenu vers la femme. Elle avait fermé les yeux mais elle respirait. J'ai attendu, assis à côté d'elle. Mes mains saignaient toujours. J'avais mal. J'avais froid aussi, sans mon blouson. Les secours sont vite arrivés. Ils se sont occupés de la femme. À ce moment-là, l'agent Perry est venu me voir et m'a demandé de le suivre.

Ranney se tourna vers Perry, comme pour quêter son approbation, mais celui-ci ne leva pas la tête du clavier.

— On est d'abord passés à la station-service pour la fermer et ensuite, l'agent Perry m'a conduit chez le pharmacien. Il a attendu pendant qu'on me soignait, puis on est venus directement ici. Voilà, monsieur, comment ça s'est passé.

— Vous avez une idée de la cause de l'accident ?

Ranney fixa ses mains bandées. Le sang avait traversé les compresses.

— Non, monsieur. Dans le coin, il y a quelquefois des animaux qui traversent la route la nuit. Mais je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas. Je n'ai rien vu.